



> Le lycée Chateaubriand

Marcel Lamy : Aux frontières de la science. Le probable, le vraisemblable, le persuasif chez Aristote.

Conférence prononcée au lycée Chateaubriand de Rennes le mardi 30 janvier 2007.

Mise en ligne le 31 janvier 2007.

Marcel Lamy est professeur agrégé de Philosophie. Il a longtemps enseigné au lycée Chateaubriand, dans les classes préparatoires littéraires et scientifiques.

© : Marcel Lamy.

Remerciements à Claire Clausse-Lamy, qui a saisi le texte de M. Lamy.

AUX FRONTIÈRES DE LA SCIENCE

Le probable, le vraisemblable, le persuasif chez Aristote

Que faut-il entendre par « aux frontières de la Science » ?

Ayant à vous parler d'Aristote, je partirai d'une comparaison politique. À son époque, le Monde grec était, à travers la Méditerranée, un archipel de cités, ayant chacune sa constitution et son territoire, jalouse de son indépendance mais toutes parlant la même langue, le grec. Au-delà étaient ceux qui ne parlaient pas le grec, les Barbares. C'est là qu'était la frontière.

À cette époque comme aujourd'hui, la Science était un monde de sciences, ayant chacune son objet et ses méthodes et une langue commune. Aujourd'hui, la mathématique tend à jouer ce rôle. Aristote, en son temps, en avait découvert une autre, le syllogisme dont il a construit une théorie rigoureuse dans les *Premiers Analytiques*. Il en était fier à juste titre.

« Sur le syllogisme, nous n'avons absolument rien à citer chez nos prédécesseurs, nous avons passé beaucoup de temps à de pénibles recherches » (*Réfutations*

sophistiques RS,34). Kant, des siècles après, pouvait encore, dans la Préface à la deuxième édition de la *Critique de la Raison pure*, soutenir que la Logique est la seule science qui, depuis sa fondation, est restée « close et achevée ». La logique, d'ailleurs, n'est pas pour Aristote une science mais un outil (*organon*), qui sert à construire des raisonnements rigoureux applicables tant aux sciences qu'aux arguments sur le probable et le vraisemblable. Au-delà, il n'y a que les raisonnements apparents, les sophismes, les procédés de persuasion qui déchaînent les passions des foules et les arts de l'imitation qui visent au seul plaisir des spectateurs comme l'art poétique. L'enjeu de cet exposé est de montrer qu'il existe un art d'argumenter avec rigueur dans les discussions philosophiques, les délibérations politiques et les débats judiciaires. Cet art est le seul moyen d'atteindre le vrai, l'utile et le juste lorsque s'opposent des arguments contraires, et que la science, *a fortiori* la mathématique, n'est d'aucun secours pour décider. Bref, il s'agit de montrer que ce qu'on tient à tort pour « subjectif » relève des mêmes outils logiques dont la démonstration scientifique n'est qu'une application parmi d'autres.

A. LES OUTILS : LE SYLLOGISME ET L'INDUCTION

Aristote définit le syllogisme comme « un argument dans lequel, certaines choses étant posées (les prémisses), quelque chose d'autre (la conclusion) en résulte nécessairement par le seul fait qu'elles sont posées (1A, I, 1). Il s'agit d'une nécessité logique, simplement formelle, mais contraignante. La conclusion d'un syllogisme vaut ce que valent les prémisses. Si celles-ci sont des propositions universelles et nécessaires, comme en mathématiques, la conclusion est universelle et nécessaire. De même, si les prémisses sont probables ou vraisemblables, la conclusion l'est aussi. Ce qui importe, c'est que le syllogisme soit correctement construit. La Logique établit les règles en démontrant quelles sont les formes ou figures concluantes.

Le syllogisme est l'assemblage de trois termes, les extrêmes et le moyen qui indique la cause, le pourquoi de la conclusion. Ainsi la maxime « ne garde pas une haine immortelle » n'est pas un syllogisme, faute du « pourquoi ». Elle le devient si on l'ajoute : « Mortel, ne garde pas une haine immortelle » est un syllogisme elliptique, mais parfait. De même, pour prouver que la vertu s'enseigne, Socrate (*Protagoras*, 361) introduit un moyen terme, la science.

Toute science s'enseigne.

Or toute vertu est science.

Donc toute vertu s'enseigne.

Toute démonstration est un syllogisme ou un enchaînement de syllogismes. Encore faut-il trouver les prémisses et prouver qu'elles sont vraies. Aristote répond qu'on les établit par l'induction, c'est-à-dire par l'expérience. Toutes nos connaissances ont leur origine dans la sensation. Les sensations, recueillies par la mémoire, se décantent et se stabilisent pour former une expérience faite de notions générales. C'est alors, par un acte de l'intelligence intuitive, que se forment les concepts et les principes universels. Induction et démonstration sont deux opérations complémentaires, aussi bien dans la science que dans la Rhétorique. Partout on retrouve les mêmes outils de preuve, dans des contextes différents. D'où l'unité de la théorie aristotélicienne de l'argumentation.

B. LES SCIENCES

Aristote, à la différence de Platon, ne tient pas la mathématique pour le modèle de toute science. Elle doit son exactitude (*akribéia*) à l'abstraction. Abstraire, c'est penser à part ce qui n'existe pas à part. Par exemple, l'expérience nous apprend ce qu'est un nez camus. Par un passage à la limite, le géomètre en extrait la ligne courbe pour en démontrer les propriétés nécessaires, invariables, éternelles.

À la différence du mathématicien, le physicien ne sépare pas la forme de sa matière, il traite d'objets concrets, qui ont en eux-mêmes le principe de leur mouvement. Il ne peut faire abstraction de l'expérience. L'astronome construit des modèles mathématiques qui n'ont de valeur que s'ils s'accordent avec l'observation des phénomènes. Il est vrai que les mouvements des sphères du Ciel sont invariables et existent éternellement sans pouvoir être autres qu'ils ne sont, critère du nécessaire, entendu non comme nécessité formelle, logique, mais réelle, ontologique.

Il y a une coupure entre le Ciel et le Monde sublunaire, celui que nous habitons, où les êtres sont sujets à la génération et à la corruption et peuvent être autrement qu'ils ne sont. Ce mode d'existence est le contingent. Nous observons des faits qui se produisent régulièrement mais non invariablement comme dans le Ciel, et des faits qui surgissent n'importe comment. Aristote ne fait pas de statistiques, il attribue à la Nature ce qui se produit le plus souvent (*hôs épi to polu*), sauf empêchement, et au hasard le « n'importe quoi ». Le critère de fréquence révèle une différence de nature entre ce qui est objet de science et ce qui est inconnaissable et donc négligeable.

L'œuvre scientifique d'Aristote est considérable dans les sciences de la vie. Il décrit

avant d'expliquer. La première étape est un inventaire méthodique (*historia*) ordonné par des notions générales : celles de tissu et d'organe, de genre, d'espèce et d'analogie entre genres différents, par exemple, ce que la plume est à l'oiseau, l'écaille l'est au poisson. Ainsi apparaît la notion de fonction. La seconde étape, la physiologie, étudie les causes, l'agencement de la forme et de la matière, de la fin et des moyens éventuellement mécaniques nécessaires à sa réalisation.

Chaque science a un objet propre et atteint le vrai, mais on ne peut exiger partout l'exactitude mathématique. Il faut se contenter de raisonner avec rigueur dans l'exploration du contingent et de parvenir à des conclusions appuyées sur des faits. C'est pour Aristote une règle générale. « Il est d'un homme cultivé, dit-il, de ne chercher l'exactitude pour chaque genre de choses que dans la mesure où la nature du sujet le permet. Il serait aussi déraisonnable d'exiger d'un mathématicien des arguments persuasifs que d'un orateur des démonstrations exactes » (*EN.I, 1*).

C. LE PROBABLE ET LA DIALECTIQUE

Une question scientifique porte sur le pourquoi et le comment. La solution s'obtient grâce aux principes et aux méthodes propres à une science déterminée.

Il en est autrement des problèmes, c'est-à-dire des questions qui peuvent recevoir deux réponses contraires. Le Monde est-il ou non éternel ? De tels problèmes surgissent dans la science, soit à ses débuts, soit à ses périodes de mutations et donnent lieu à des débats sur les principes. Ce fut le cas des débats entre Einstein et Niels Bohr sur le sens du principe de déterminisme, strict ou probabilitaire et entre Einstein et Lemaître à propos de cosmologie : l'Univers est-il éternel ou y a-t-il eu un big bang au commencement ? Des deux côtés, il y a des arguments solides, des savants qui font autorité dans leur domaine. C'est ce qu'Aristote appelle des opinions probables (*endoxa*) et il appelle dialectique, l'art de résoudre ces difficultés (*aporias*) par le raisonnement. Elle intervient dans plusieurs situations :

1. les situations dialogiques illustrées par les dialogues socratiques. L'un des adversaires défend une thèse, l'autre interroge pour réfuter.
2. les débats sur l'éthique et, plus généralement, les situations judiciaires ou délibératives où deux adversaires soutiennent le pour et le contre devant un juge ou une assemblée qui décide.
3. les situations d'investigation ouverte, où plusieurs thèses s'opposent et où il faut argumenter pour apporter une solution. C'est le cas de l'exploration sur les

premières causes et les premiers principes, la philosophie première ou Métaphysique. C'est, en général, le cas des « questions sur lesquelles le vulgaire n'a aucune opinion ni dans un sens ni dans l'autre, ou bien a une opinion contraire aux sages ou bien enfin où il y a désaccord parmi les sages et au sein du vulgaire » (*T. I, 11*).

La Dialectique, telle que la définit Aristote au début des *Topiques*, est « une méthode d'argumenter sur tout problème proposé, en partant de prémisses probables ». Est-ce à dire comme le lui reproche Descartes dans le *Discours de la Méthode* (*I part, AT 6*) « qu'elle donne moyen de parler vraisemblablement de toutes choses et de se faire admirer des moins savants » ? Aristote est le premier à dire qu'on ne résout pas dialectiquement une question de mathématique : c'est « raisonner à vide » comme les Sophistes. La Dialectique n'a ni objet propre ni principes propres comme les sciences. Dans sa recherche, elle doit avoir à sa disposition une provision de règles et d'arguments de portée générale, des « lieux » (*topoi*), des rubriques où le dialecticien choisit ce qui sert à construire une argumentation pour et contre sur un problème précis afin de nourrir la discussion. Platon disait que la pensée est un dialogue silencieux de l'âme avec elle-même. Se faire à soi-même des objections, y répondre, s'acheminer vers une conclusion, c'est la vie même de la pensée. Pour le reste, il faut démontrer et induire, comme dans la science.

Le probable (*endoxon*) n'est pas la probabilité au sens mathématique, c'est une opinion plausible. N'importe quelle opinion n'est pas probable. Quel est le critère ? D'abord, l'autorité des hommes compétents, des penseurs illustres donne du poids à leur opinion ; mais ce critère extrinsèque ne suffit pas. Aristote ne croit pas au principe d'autorité. Une opinion de Platon ne clôt pas le débat, elle requiert un examen attentif qui n'exclut pas une réfutation. Le véritable critère du probable est analogue à celui dont se sert le physicien pour distinguer la Nature du hasard : ce qui arrive le plus souvent. « Sont probables les opinions qui sont reçues par tous les hommes, ou la plupart d'entre eux, ou par les sages, et parmi ces derniers, soit par tous, soit par la plupart, soit par les plus illustres. » (*T, I, 1*) Aristote est persuadé que tous les hommes n'ont pu se tromper à la fois. Quand il argumente, il n'hésite pas à citer les proverbes communs, les poètes et naturellement tous ses prédécesseurs. Rien n'est à négliger pour débattre un problème, en saisir tous les aspects et prendre son bien partout. On peut donc parler d'un probable objectif, intrinsèque, pour asseoir une croyance solide, la *pistis* qui a valeur démonstrative (*pistis apodeixis tis. Rhétorique, I, 1, 1355a5*).

Pour résoudre un problème, « il faut exposer d'abord les différentes opinions

(*phainoména*) qui s'y rapportent ; puis, ayant d'abord indiqué les points embarrassants, établir les opinions probables, sinon toutes, du moins la plupart d'entre elles et celles qui ont le plus de poids. Car si l'on résout les difficultés et que certaines des opinions probables subsistent, notre démonstration aura été suffisante (*EN, VII, 1*).

Le champ de l'investigation dialectique, c'est la philosophie tout entière : la philosophie première, la cosmologie, la Physique qui expose les concepts fondamentaux de la science de la Nature, l'éthique et, dans la Politique, la recherche de la meilleure constitution.

D. LE VRAISEMBLABLE ET LA RHÉTORIQUE

La rhétorique est l'art de persuader par des discours. Après Platon, dans le *Phèdre*, Aristote se propose d'élever au rang d'un art ce qui n'était qu'un métier. Un art, à la différence d'une pratique empirique, est une capacité de produire selon des règles vraies (*EN, VI,4*). La connaissance de ces règles constitue une théorie, d'où cette définition : « La rhétorique est la capacité de connaître théoriquement (*theôrêsai*) ce qui, sur chaque sujet, est propre à persuader. » (*RH, I,2*) Aucun art ni aucune science ne pouvant connaître l'individu dans sa singularité, la Rhétorique ne traite pas de ce qui est persuasif pour Socrate ou Callias, mais pour des hommes de tel ou tel caractère à tel âge de la vie, sujets à telle ou telle passion. Il y a là l'esquisse d'une psychologie appliquée. Au contraire, les orateurs, auteurs de « techniques des discours », faisaient apprendre à leurs élèves des discours tout prêts sur chaque sujet et des procédés qui avaient fait leurs preuves pour déconcerter un adversaire et surtout pour susciter dans les foules, les passions, pitié et crainte, amour et haine. On sait que, dans la démocratie athénienne, les délibérations politiques et les procès étaient tranchés par des assemblées de simples citoyens, tous ensemble ou tirés au sort, et que l'orateur y détenait « le grand pouvoir ». De plus, ces techniques oratoires restaient muettes sur l'art de prouver : les syllogismes, les preuves par induction, l'art de la dialectique. Ce que veut montrer Aristote, c'est qu'il est possible de raisonner avec rigueur sur le vraisemblable et de se mettre à la portée d'un public incapable de suivre de longs raisonnements, mais qui possède une expérience de la vie et un bon sens suffisants pour saisir le vrai dans les débats. C'est aussi, à l'époque, un pari politique dont l'enjeu échappera souvent aux fondateurs de la science moderne comme aux professeurs de Rhétorique appliqués à analyser les « figures du discours ».

Qu'est-ce que le vraisemblable (*eikos*) ? Non pas l'apparence du vrai, mais « ce qu'on sait arriver la plupart du temps, ou ne pas arriver, être ou ne pas être » (1A II,27). Il appartient au contingent comme les objets des sciences de la Nature. Toutefois, s'agissant des « choses humaines », qui sont l'objet de nos délibérations, il comporte plus de variabilité et d'incertitude. Mais le même critère s'applique : le vraisemblable est ce qu'il est *naturel* de croire. Par exemple que les envieux sont détestés, que celui qui, dans une rixe, a frappé le premier est vraisemblablement le plus fort des deux, que le roi de Perse qui a attaqué les Grecs les attaquera encore, car « le plus souvent, l'avenir ressemble au passé » (RH, II, 20). Le fréquent n'est pas le nécessaire, ce qui arrive toujours et invariablement, comme le mouvement des astres, mais néanmoins, on peut s'y fier dans la pratique. De même qu'un paradoxe n'abolit pas le probable, une exception n'abolit pas la règle. Pourtant, le poète tragique Agathon a dit qu'il est vraisemblable qu'il arrive aux mortels bien des choses invraisemblables. Aristote réfute ce sophisme : s'il est vrai que l'invraisemblable se produit souvent, c'est qu'il est vraisemblable (RH, II,24). Le vraisemblable ne s'entend pas absolument, mais relativement à un temps et à des circonstances précises. Il n'est pas vraisemblable qu'il fasse froid en été, même si cela arrive parfois, ni que le plus faible frappe le premier, même s'il arrive qu'il le fasse en sachant qu'il ne sera pas présumé coupable. L'orateur Corax enseignait ce subterfuge. Aristote en conclut qu'il est toujours possible d'invoquer une exception contre un argument appuyé sur le vraisemblable mais il n'est pas pour autant réfuté, comme le serait une démonstration mathématique. Le vraisemblable diffère du nécessaire qui n'admet pas d'exception. On ne peut réfuter le vraisemblable que par du vraisemblable contraire (Rh, II, 25). En Rhétorique, le vraisemblable est un substitut légitime du nécessaire dans les matières dont on délibère ; ce qui dépend de nous et dont l'aboutissement est incertain sans pour autant se produire au hasard.

Le syllogisme de l'orateur est l'enthymème. Sans rien perdre de sa rigueur, il sous-entend ce que l'auditeur peut facilement suppléer. Ainsi, pour prouver que Dorieus a reçu une couronne comme prix de sa victoire, il suffit de dire : il a été vainqueur à Olympie. Inutile d'ajouter : à Olympie, le vainqueur reçoit une couronne, car c'est un fait connu de tout le monde (RH. I,2). L'enthymème peut être rendu plus frappant sous la forme d'une maxime : Mortel, ne garde pas une haine immortelle.

L'argument fondé sur le signe (*sèmeion*) est aussi un syllogisme, qui conclut à partir d'une proposition nécessaire ou probable, affirmant une liaison causale entre deux faits. Ce syllogisme peut s'interpréter comme une inférence, ainsi que le fait Aristote

lui-même dans *la Poétique* (ch. 24) :

Premier exemple : la preuve que cette femme a accouché, c'est qu'elle a du lait. C'est un signe sûr (*tekmèrion*) appuyé sur une conséquence nécessaire, comme Aristote l'établit dans un de ses Traités scientifiques (*De la génération des animaux*, IV,8). Présenté comme un syllogisme, il est construit correctement :

Toute femme qui a du lait a accouché.

Or cette femme a du lait.

Donc cette femme a accouché.

Présenté comme une inférence, il est concluant : si le premier (avoir du lait), alors le second (avoir accouché) ; or le premier, donc le second.

Second exemple : la preuve que cette femme a accouché, c'est qu'elle est pâle. On peut faire deux objections :

1. sur les faits, car l'accouchement n'est ni toujours, ni le plus souvent cause de pâleur. Le signe est douteux.

2. sur la forme : le syllogisme n'est pas concluant. De même l'inférence : si le premier (avoir accouché), alors le second (la pâleur). Or le second, donc le premier. Ce qui est faux.

Dans *la Poétique* (ch.16 et 24), Aristote examine le raisonnement par lequel dans l'*Odyssée*, Ulysse, de retour à Ithaque, entend prouver son identité en montrant la cicatrice qu'il porte à la jambe. Si je suis Ulysse, j'ai cette cicatrice. Or j'ai cette cicatrice, donc je suis Ulysse. Ce raisonnement est faux comme le précédent. Pour qu'il soit concluant, il faudrait que la cicatrice soit propre à Ulysse et à personne d'autre que lui, donc qu'il puisse dire également : Si j'ai cette cicatrice, je suis Ulysse. Avoir cette cicatrice équivaldrait alors à être Ulysse. Aristote met en garde les juges contre ce sophisme dont il existe un exemple récent : le coupable avait un pull-over rouge. Or X a un pull-over rouge. Donc X est le coupable.

Troisième exemple : on entend ici par signe un fait qui confirme une proposition universelle. La preuve que les sages sont honnêtes, c'est que Socrate était sage et honnête. L'argument est faux formellement, car, « que Socrate le sage soit honnête, il n'en résulte pas pour cela nécessairement que tous les autres sages le soient aussi » (1A, II, 27).

Si l'enthymème est un syllogisme, l'exemple est une induction. Mais alors que l'induction scientifique va du particulier au général, le raisonnement par le semblable

va du particulier au particulier semblable (1 A, II, 24). S'appuyant sur des cas concrets, il est plus persuasif, Socrate l'avait compris. Pour prouver que les magistrats ne doivent pas être choisis par tirage au sort, procédé démocratique, il s'appuie sur des exemples. On ne choisit pas les athlètes par le sort pour les envoyer concourir aux Jeux Olympiques, mais au vu de leurs performances. De même pour les pilotes, etc... Soit un orateur athénien qui entend persuader ses concitoyens que faire la guerre à leurs voisins thébains sera un mal. Il ne va pas leur prouver que toute guerre contre des voisins est un mal : ce serait de l'induction scientifique difficile et inutile. Il sera plus efficace de s'appuyer sur un exemple connu de tous « Souvenez-vous que la guerre que les Thébains ont faite à leurs voisins Phocidiens leur a été nuisible. Vous de même ! » On peut aussi raconter une fable, comme l'apologue du cheval et du cerf (RH.II,20). Il faut pour cela, dit Aristote, avoir le faculté de saisir les ressemblances, tâche que facilite la philosophie. On se souviendra qu'il en est de même dans les Histoires naturelles d'Aristote : repérer les genres et saisir les analogies, à ceci près qu'un exemple peut n'avoir aucune portée générale si d'autres exemples ne viennent l'appuyer.

Comme la Dialectique, la Rhétorique a ses lieux qui sont, disait Ross, « comme des trous à pigeons d'où l'orateur tire ses arguments ». Ainsi du lieu sur les degrés du bien et de l'utile (RH.I, 7), c'est-à-dire du préférable (*hairesôteron*), notion capitale dans les délibérations politiques. On trouve dans les *Premiers Analytiques* (II, 22) un argument qui fait l'objet d'une démonstration : « Un plus grand bien et un moindre mal sont préférables à un moindre bien et à un plus grand mal. » Traçons une ligne AD de milieu O qui sert d'origine à deux axes contraires de préférables. A et B sont des maux, C et D des biens, A et D sont respectivement le plus grand mal et le plus grand bien et on admet qu'un mal moindre est préférable à un plus grand mal.



["Préférable à" se note « > »]

$OD > OC$ et $OB > OA$, d'où $OD + OB > OC + OA$

Un argument tiré de ce lieu se trouve dans le chapitre XVII du *Prince* de Machiavel. Il s'agit d'un sujet de délibération, c'est-à-dire d'un « problème » : Pour un Prince nouveau, est-il meilleur d'être aimé que craint, ou l'inverse ? Machiavel indique le contexte du débat : les hommes sont méchants, changeants, dissimulés, ingrats ; c'est pour lui une affirmation vraisemblable qui, en politique, se vérifie la plupart du temps.

Le plus grand bien pour un Prince, la fin qui motive tous ses choix, c'est de se maintenir au pouvoir OD et le plus grand mal, de le perdre OA ; Le débat porte sur les moyens et, à première vue, la meilleure solution serait d'être à la fois aimé et craint, mais Machiavel les juge incompatibles pour une raison qu'il ne dit pas ouvertement, mais qu'il suggère. Qui se fait craindre se fait haïr. Dès lors les deux contraires sont en place : se faire aimer OC ou haïr OB. Il ne reste plus qu'à construire l'argument sur les préférables :

1 - Se faire aimer OC est un bien pour le Prince, mais dans le péril, il risque d'être abandonné par ses sujets ingrats et inconstants qu'aucune crainte ne retient. Perdre le pouvoir OA est le plus grand mal.

2 - Se faire craindre est un moyen sûr de se maintenir, ce qui est le plus grand bien OD au prix d'un moindre mal, être haï OB. Nous avons donc bien $OD + OB > OC + OA$.

Machiavel, sans le dire ouvertement, a démontré la formule même de la tyrannie : « qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent » avant d'enseigner les moyens d'être craint sans être haï.

E. LE PERSUASIF

Le persuasif (*pithanon*) est un emploi pragmatique du langage, il vise à produire une action sur l'auditeur. Plus précisément, à produire une croyance qui déterminera quelqu'un ou une assemblée à décider dans le sens souhaité par l'orateur, après avoir triomphé de son adversaire. « Puisque les discours persuasifs s'emploient pour déterminer un jugement (*krisis*), celui qu'il s'agit de persuader est, au sens propre, un juge arbitre (*kritès*), car il faut nécessairement employer le discours pour réduire à néant les arguments contraires » (*RH.II, 18*).

Dans son *Traité de l'âme* (*III, 9-11, cf. EN. III, 3-4*), Aristote étudie les motifs et les mobiles de nos actions volontaires. Il écarte l'intelligence théorique qui se borne à connaître le vrai. Ce qui meut, c'est le désir (*orexis*) ou plus exactement l'objet désiré (*orekton*). Il distingue trois espèces de désirs : le choix précédé de délibération, l'impulsion et l'appétit irrationnel du plaisir immédiat (*épithumia*), source des passions. Ces trois facultés donnent prise au discours persuasif, selon que l'orateur argumente sur les faits, ou enflamme les passions des juges.

Les moyens de persuader que recommande Aristote portent sur les faits (*pragmata*) c'est-à-dire sur le fond et emploient des arguments « techniques » propres à l'art rhétorique. « Les seules armes avec lesquelles il soit juste de lutter sont les faits, en sorte que

tout ce qui n'est pas une preuve démonstrative (*apodeixis*) soit superflu » (*RH.III, 1*). Mais il n'ignore pas que la persuasion peut s'obtenir par d'autres moyens, ceux de Gorgias et de ses émules. « La persuasion est produite par la disposition des auditeurs, quand le discours les amène à éprouver des passions, car on ne voit pas les choses de la même façon quand on ressent peine ou plaisir, amitié ou haine » (*RH.I, 2*). C'est pourquoi Aristote les enseigne aussi, ne fût-ce que pour savoir les moyens d'apaiser les passions des auditeurs. « Encore, ajoute-t-il, que ce ne soit pas là l'idéal, mais une nécessité » (*III, 1*).

Il ne faut pas oublier que les juges sont aussi des spectateurs qui prennent plaisir à entendre un beau discours et se laissent émouvoir par le pathétique. L'orateur doit être aussi un acteur. L'action (*hupokrisis*) consiste dans l'usage de la voix, volume, intensité, rythme propres à chaque passion (*III, 1*).

Les trois parties de la Rhétorique concourent à la persuasion. Aristote a surtout développé l'invention, c'est-à-dire les arguments et les lieux. C'est dans le Livre III qu'il traite de l'élocution (*lexis, style*) et de la disposition des parties du discours (*taxis*). Ceci ne relevant ni de mon sujet, ni de ma compétence, je signalerai seulement sa prédilection pour le style naturel, où le travail du style reste caché (*III, 2*) et l'ordre démonstratif. (*III, 13*). Disons que la Rhétorique se tient, pour l'essentiel, dans les limites des *Premiers Analytiques*, c'est-à-dire de l'art de démontrer et d'induire, de l'art de la rigueur dans les domaines du nécessaire, du contingent « fréquent », du probable et du vraisemblable, autrement dit des syllogismes démonstratifs, dialectiques et rhétoriques (*1A, I, 1 et Second analytique I, 1*). Jusque là, on parle grec.

Que trouve-t-on au-delà ? Toute opinion (*doxa*) est une prétention au vrai. Au-delà s'étendent l'imagination et ses plaisirs. « Nous avons plaisir à contempler les images, même les plus ressemblantes, des choses dont la vue nous est pénible quand elles sont réelles » (*Poétique, ch 4*). On peut reprocher à un orateur de pervertir son public quand il excite les passions des juges ou qu'il les change en simples spectateurs qui écoutent pour leur plaisir une belle tirade, comme au théâtre. Mais qui reprochera au poète tragique de susciter, par une intrigue bien conduite, la terreur et la pitié, en les purifiant par la magie de l'imaginaire ? Tout est permis au poète imitateur, s'il atteint son but, plaire. « Du point de vue de la poésie, l'impossible persuasif est préférable au possible non persuasif » (*P. 25*). Même l'absurde rehausse le merveilleux et, sans l'improbable et l'in vraisemblable, pas d'effet de surprise ni de coup de théâtre. C'est ce que le spectateur attend et applaudit. « Si le poète use du merveilleux et même de l'absurde pour donner une apparence de cohérence à son récit, il faut l'accepter, car il

fait disparaître l'absurde en relevant le plaisir par la beauté du style » (P. 24). Peu importe que le raisonnement sur la cicatrice soit un sophisme, l'épisode de l'*Odyssée* où Ulysse est reconnu par sa vieille nourrice qui le croyait disparu est l'un des plus émouvants. Concluons donc que si la Rhétorique est l'art de persuader, la Poétique est l'art d'agrèer.

CONCLUSION : VERS UNE NOUVELLE RHÉTORIQUE

À la différence de Descartes qui « réputait presque pour faux tout ce qui n'était que vraisemblable » (*Discours, I, AT8*), Pascal (*De l'esprit géométrique*) préfère, selon sa méthode, distinguer deux ordres qui ont chacun leurs principes, leurs règles et leur finalités propres, en rendant justice à chacun à condition qu'il n'empiète pas sur ce qui est de la compétence de l'autre. L'intelligence et la volonté, l'esprit et le cœur sont les deux sources de la persuasion. L'art de convaincre a son modèle dans la géométrie dont la méthode consiste à définir tous les termes et à prouver toutes les propositions, à l'exception des termes primitifs et des axiomes où la lumière naturelle suffit. L'art d'agrèer s'adresse à la volonté qui nous porte à croire tout ce qui nous est agréable, c'est-à-dire ce qui s'accorde avec nos désirs. Pascal est convaincu qu'il y a des règles aussi sûres pour plaire que pour démontrer. La difficulté tient à ce que les principes de plaisir ne sont pas fermes et stables, mais varient selon le temps, les caractères, les âges et les conditions. Aristote le savait et s'efforçait de ramener cette variation à des lieux pour asseoir une argumentation. Pascal incline à s'en remettre à une intuition, un tact, une justesse de jugement naturelle et sans art. Art ou nature ? *La Logique* dite de Port-Royal, se présente comme un art de penser fidèle à Aristote, contre la tendance à se fier au naturel et au tact dès qu'on s'écarte des mathématiques.

Ajoutons que Pascal n'ignore pas les débats sur les principes de la science, à propos de la composition du continu, divisible à l'infini ou formé d'indivisibles. Il n'y a personne, dit-il, qui comprenne une division infinie, mais on comprend parfaitement qu'il est faux qu'on puisse arriver à une partie indivisible qui n'ait aucune étendue. à la différence d'Aristote qui cherche à résoudre dialectiquement les apories de Zénon d'Élée (*Physique livres VI et VIII*), Pascal pose une règle générale. « Toutes les fois qu'une proposition est inconcevable (la divisibilité à l'infini), il ne faut pas la nier à cette marque, mais en examiner le contraire et, si on le trouve manifestement faux, on peut hardiment affirmer la première, tout incompréhensible qu'elle soit. » La Dialectique d'Aristote était un pari pour le compréhensible : toute aporie peut être résolue, à condition d'admettre qu'on puisse raisonner rigoureusement sur le probable.

Il s'agissait de savoir jusqu'où peut s'étendre une argumentation rigoureuse. L'esprit cartésien, fidèle à une mathématique idéale, introduit une coupure entre la géométrie et la Rhétorique à laquelle il rattache la dialectique (*Xème Règle pour la direction de l'esprit*). Nous avons posé deux questions :

1 - Existe-t-il ce qu'Aristote appelle des « problèmes », c'est-à-dire des sujets de débat contradictoire et légitime entre savants et, plus généralement, dans l'ordre éthique, politique et judiciaire ?

2 - Existe-t-il des formes d'argumentation qui soient capables d'apporter une solution acceptable à ces problèmes et qui en matière de rigueur, ne le cèdent en rien aux mathématiques ? C'est aujourd'hui un domaine d'investigation où il n'est pas inutile de rappeler les recherches laborieuses d'Aristote.

Marcel Lamy

Parmi tant d'autres, on peut conseiller trois livres sûrs :

J. M. LE BLOND. *Logique et méthode chez Aristote*. Vrin. Paris. Seconde édition, 1970.

G. G. GRANGER. *La Théorie aristotélicienne de la science*. Aubier Montaigne, Paris, 1976.

J. L. GARDIES. *Essai sur les fondements a priori de la rationalité morale et juridique*. L.G.D.J. Paris, 1972.

Abréviations :

1 A Premiers Analytiques

E.N Éthique à Nicomaque

P Poétique

RH Rhétorique

T Topiques